**“Les grands méchants loups ne sont pas légion, et ce ne sont pas ceux qui représentent le plus grand risque pour la concorde humaine ; le véritable danger vient généralement des moutons *enragés*.”**

On associe volontiers la violence aux cris, aux larmes et au sang mais il existe une violence plus sourde qui aliène pourtant les corps et les esprits : c’est la violence sociale de la majorité sur les minorités. En recourant à l’analogie animale, Savater cherche à nous déciller : « Les grands méchants loups ne sont pas légion, et ce ne sont pas ceux qui représentent le plus grand risque pour la concorde humaine ; le véritable danger vient généralement des moutons *enragés*. » Dans ce qui menace la paix civile, Savater établit une hiérarchie : si quelques êtres cruels peuvent entamer le tissu social, le danger qu’il représente est sans commune mesure avec la menace endogène des moutons de Panurge qui propagent leurs oukazes sans bruit et sont atteints de conformisme au point de détruire tous ceux qui s’écartent de la norme dont ils ont la fièvre. Il convient d’interroger cette hiérarchie mais aussi de voir s’il on est condamné à n’être que « loup » ou « mouton ». La condition humaine peut-elle échapper à la violence ? Les œuvres au programme nous permettront de voir que si Savater a raison de nous alerter sur la violence du groupe, il sous-estime peut-être les dommages que peuvent causer quelques loups solitaires face à une foule passive. Entre le droit du plus fort et l’oppression que fait subir le droit de la majorité, nous verrons enfin quelle voie Eschyle, Spinoza et Wharton proposent aux individus pour exercer leur liberté au sein de communautés qui la restreignent parfois abusivement.

 Il est toujours bon d’avoir quelques loups bien cruels à détester car ils permettent de nous unir face à un ennemi commun et nous dispensent de ne pas voir l’oppression que notre communauté fait subir à tous ceux qui ne partagent pas les mêmes valeurs.

 Nos œuvres regorgent de spécimens isolés qu’on se plaît à haïr. Comment ne pas détester Hippomédon, ce géant qui porte Typhée sur son bouclier ? Mise en abime de l’horreur la plus abjecte, celle qui lutte contre le cosmos, celle qui lutte contre Zeus lui-même. Dans les Provinces-Unies de Spinoza, on quitte la mythologie mais le groupe des rabbins d’Amsterdam ne recourent pas moins à un herem effrayant pour que chacun maudisse notre philosophe jour et nuit et ne s’en approche à moins de quatre coudées. Enfin, dans Le temps de l’innocence, le Comte Olenski et les humiliations qu’il a fait subir à la comtesse Olenska nous renvoient à la violence ordinaire du mari qui se donne tous les droits sur sa femme.

 Entrer en lutte contre ces monstres permet à la communauté de faire corps, de se rappeler ses valeurs et de les faire vivre. Dans *Les Sept contre Thèbes,* ce n’est plus une guerre fratricide entre frères, c’est tout le cosmos et la mesure d’une communauté-mère qu’on va opposer à *l’hybris* de l’individu Polynice. De même, la Comtesse Olenska peut compter sur la protection de sa communauté face à son mari étranger. C’est que la communauté est forte de son nombre et de son histoire. Spinoza nous met ainsi sous les yeux les empereurs successifs de la république romaine « tant de fois vaincue et réduite à la condition la plus misérable par ses citoyens » (P.103 du *Traité théologico-politique*).

 Entrer en guerre avec les ennemis qu’on juge extérieurs dispense en réalité les communautés de se pencher sur l’extraordinaire violence dont elles peuvent faire preuve. Les *Suppliantes* d’Eschyle entraînent les Argiens dans une guerre inévitable par un tour de force impie : soit Pélasgos et son peuple les protègent, soit elles se pendront aux statues des Dieux, faisant des Argiens les complices de leur sacrilège. Alors même qu’une communauté se croit tolérante, elle peut être particulièrement violente. Le bon New-York prétend agir pour le bien d’Ellen mais la voix narratrice commente ainsi P.288 le dernier repas donné en son honneur : « C’était ainsi dans ce vieux New-York, où l’on donnait la mort sans effusion de sang. » Ellen, nouvelle Iphigénie dont le sacrifice doit permettre à la bonne société de continuer sa course sans « pénibilité », une bonne société aveugle puisqu’elle souffre d’asphyxie et est condamnée à disparaître au profit de la société capitaliste des gratte-ciels et des bons plaisirs. Si le crime dont une communauté se rend coupable peut être moral comme avec la comtesse, il peut aussi être physique et barbare. La communauté d’Amsterdam s’est ainsi retournée contre les frères De Witt jusqu’à les lyncher en 1672 en place publique, s’arrachant la dépouille de ceux qui avaient défendu avec notre philosophe la liberté de culte.

 Il faut donc se méfier de la violence sourde des sociétés et reconnaître que les loups cruels ne sont pas la norme mais Savater sous-estime le pouvoir de nuisance d’un individu cruel dont le charisme, le magnétisme peuvent conduire les foules jusqu’aux pires atrocités. Pétrifiées, les foules indolentes ne parviennent alors plus à réagir.

 Les tragédies grecques reposent sur les fautes d’un seul individu et les Erinyes se vengent de génération en génération jusqu’à ce que la faute originelle soit lavée. Les Atrides, les Labdacides sont ainsi des familles maudites. Laïos viole Chrisippe le fils de Pélops et voilà tous les Labdacides maudits. Oedipe épousera sa mère et tuera son père et, dans *Les Sept contre Thèbes* on se retrouve au pied des murailles séparant les deux fils d’oedipe se disputant Thèbes : Eteocle et Polynice. Des individus seuls entraînent donc des communautés entières dans l’horreur de la guerre, des meurtres d’enfants et des viols de femmes. Eschyle, qui a connu lui-même la guerre, crée des choeurs de femme déchirants. *L’hybris* des hommes est telle qu’à la tête des cités on assiste au cycle incessant des tyrannies humaines. Spinoza nous fait ainsi constater qu’on ne peut que « changer de tyran, mais jamais supprimer le tyran. » (P.158) Les communautés sont bien victimes de quelques individus sans aucune retenue. Nous en avons une version moins sanglante et parfois stupidement grotesque dans *Le Temps de l’innocence* où Sillerton Jackson devient le spécialiste des « scandales et mystères qui avaient couvé sous la surface paisible de New-York depuis un demi-siècle », scandales qui marquent au fer rouge les familles de génération en génération. C’est d’autant plus injuste que le crime est bien souvent une simple excentricité. En effet, Medora qui a élevé la comtesse Olenska prend décidément beaucoup trop de liberté avec les usages : « sa famille fut scandalisée de voir que le voile de crêpe qu’elle portait pour le deuil de son frère était de plusieurs centimètres plus court que celui de ses belles-sœurs. »

 Ces individus nuisibles sont face à des communautés le plus souvent passives et désolées. Ce sont des cris de femmes anonymes qui s’élèvent dans le théâtre de l’horreur eschyléen. Ainsi dans *Les sept contre Thèbes* « une troupe de femmes épouvantées se précipite en désordre dans l’orchestre ». (P.145) Les groupes sont souvent pétrifiés par la peur et ne savent résister aux loups car, comme le dit Spinoza « ils ont très naturellement l’âme encline à la plus extrême crédulité. » Même lorsqu’ils ont une raison aigüe comme Newland Archer et Ellen Olenska, le prix à payer pour dénoncer les artifices d’une société qui étouffe les esprits et compriment les corps est beaucoup trop élevé. L’ironie mordante est uniquement portée par les commentaires de la voix narrative, les pensées de Newland ou les quelques remarques que s’autorise Ellen avec Newland vite asimilé à un « complice » par le reste de la famille. Il faudra attendre la génération suivante pour que les individus s’autorisent à dire ce qu’ils pensent.

 Finalement le conformisme et la soumission aux normes font bien des individus des moutons mais pas forcément des moutons enragés. Ce sont des moutons qui se servent de leur raison pour comprendre qu’ils ont peut-être plus à gagner qu’à perdre en se soumettant. Mêmes les *Suppliantes* qui manquent de sophrosune savent qu’elles devraient faire taire leur rage. Elles disent « Père, tu parles de prudence à des enfants prudents : j’aurai soin de me rappeler tes sages avis. » Le poids des normes sociales peut servir à réguler les affects individualistes. Spinoza explique bien dans le *Traité théologico-politique* que l’individu qui a transféré son droit naturel au droit civil garde la latitude de penser et de s’exprimer mais ne doit rien faire qui serait contraire aux lois du souverain. Les communautés ont besoin d’ordre pour ne pas sans cesse être traversées par des crises et remises en cause permanentes. *Le Temps de l’innocence* propose une organisation très rigoureuse des rapports sociaux. Chaque individu a un rôle précis à jouer, selon son origine sociale, son âge, son sexe : « la société de New York pouvait être comparée à une petite pyramide solide et glissante où aucune fissure apparente ne s’était encore produite. »

 On ne peut finalement que constater la difficulté pour les Hommes de parvenir à s’entendre mais il existe quelques terres de liberté sur lesquelles il est possible d’échanger de manière pacifiée. L’individu doit préserver son jardin intérieur et cultiver des relations intimes pour s’individuer ; certaines organisations politiques favorisent la tolérance pour que les loups et les moutons cohabitent ; enfin l’art et la philosophie permettent aux communautés et aux individus la réflexion nécessaire pour s’élever au-dessus de la condition animale et constituer ce qu’Arendt appelait une mentalité élargie.

 L’espace public est un espace conflictuel dans lequel des loups cruels et des moutons enragés se croisent. L’individu peut toutefois être lui-même en préservant des espaces intimes. Newland Archer et Ellen Olenska ne se résoudront pas à la banalité de l’adultère ou à renverser la table des valeurs de leur communauté. Ils vont alors sublimer leur amour. C’est ainsi qu’au chapitre 18, Ellen devant Newland « sourit sous ses paupières humides.

– Je ne serai pas seule maintenant. J’étais seule ; j’avais peur ; mais le vide et l’obscurité se sont dissipés. Désormais, quand je rentrerai en moi-même, je serai comme un enfant qui revient la nuit dans une chambre où il y a toujours une lumière. »

Neuf chapitres plus tard, Newland songe en écho qu’il lui avait érigé dans son coeur un sanctuaire qui bientôt était devenu le seul théâtre de sa vie réelle. » Qu’il soit réaliste comme Ellen ou idéaliste comme Newland, l’individu sait qu’il existe un monde où vivre ses sentiments. Spinoza ne va pas se contenter de cultiver son jardin intérieur, il va écrire -certes avec *caute-* ses réflexions et va les partager avec quelques amis qui s’échangeront les manuscrits, lui poseront des questions, lui feront préciser sa pensée. Ces quelques intimes permettent une communication libre qui échappe aux loups et aux moutons. Car Spinoza n’est pas dupe. Le *traité théologico-politique* ne saurait être mis entre toutes les mains. Ainsi dit-il dans la préface : «  Aux non-philosophes je n’ai cure de recommander ce traité, n’ayant pas de raison d’espérer qu’il puisse leur convenir en aucune façon. Je sais, en effet, combien sont enracinés dans leur âme les préjugés auxquels sous couleur de piété ils ont donné leur adhésion. Je sais aussi qu’il est également impossible d’extirper de l’âme du vulgaire la superstition et la crainte. Je sais enfin qu’en lui l’insoumission tient lieu de constance et qu’il n’est pas gouverné par la raison, mais emporté par la passion à la louange et au blâme. Je n’invite donc pas à lire cet ouvrage le vulgaire et ceux qui sont agités des mêmes passions que lui. » Pour étendre l’espace de liberté, Spinoza sait ne pouvoir compter que sur des amis sachant utiliser leur raison pour hiérarchiser leurs passions et les comprendre. Nous ne trouverons pas en revanche chez Eschyle les mêmes possibiltés de rentrer en soi pour échapper au tumulte du monde. Jean-Pierre Vernant l’explique ainsi : « Il n'y a pas d'introspection. Le sujet ne constitue pas un monde intérieur clos, dans lequel il doit pénétrer pour se retrouver ou plutôt se découvrir. Le sujet est extraverti. De même que l'œil ne se voit pas lui-même, l'individu pour s'appréhender regarde vers l'ailleurs, au-dehors. Sa conscience de soi n'est pas réflexive, repli sur soi, enfermement intérieur, face à face avec sa propre personne : elle est existentielle. L'existence est première par rapport à *la* conscience d'exister. Comme on l'a souvent noté, le *cogito ergo sum, «* je pense donc je suis », n'a aucun sens pour un Grec. » Nous ne pouvons donc pas comprendre comment l’individu surmonte ses tensions internes dans l’antiquité puisqu’il est une pure projection. C’est dans l’échange avec autrui qu’il se construit et le fameux « connais-toi toi-même » devrait se traduire par « connais ta place dans le cosmos, par rapport aux dieux ; fais preuve de mesure. »

 C’est que le théâtre grec est très politique. On y voit s’esquisser des organisations de la cité qui peuvent permettre l’écoute et la tolérance. *Les Suppliantes* ou *Les sept contre Thèbes* peuvent se lire comme des inviations à comprendre et louer les traits démocratiques d’une cité. Pélasgos dans *Les Suppliantes* ne rejette pas les Lybiennes et leur offre ce qu’on appellerait aujourd’hui la liberté d’expression : « Parle, pour t’exprimer tu as la parole. » On pourrait objecter qu’Eteocle demande aux femmes de se taire et semble prêt à prendre des mesures de rétorsion si elles continuent à se répandre en cris et en larmes. Ce n’est pas tout-à-fait exact. Il accepte qu’elles prient mais pose une limite : ne pas décourager ceux capables de se tourner vers l’action et de défendre les murailles. Il leur laisse un espace pour vivre leurs affects mais le restreint. Spinoza va plus loin dans sa défense de la liberté d’expression puisqu’il en fait le fondement de la piété et de la stabilité d’un régime. Il rappelle que si Jésus a été crucifié, c’est justement parce qu’on lui a refusé de répandre librement une parole. Il prouve que transférer son droit naturel au souverain ce n’est pas l’oublier. Si l’individu se retrouve réduit à néant par un régime politique abusif alors la tête du tyran sera abattue par ceux voulant recouvrer leur droit naturel. C’est pourquoi, il prône la démocratie, le seul régime politique où les droits de chaque individu est conféré au droit de *tous en un,* sorte d’individu supérieur qui prolongerait la puissance individuelle de chacun autant que faire ce peut. C’est cette même démocratie qui semble pouvoir libérer les individus des conventions dans *Le Temps de l’innocence.* Si les enfants de Newland et de May peuvent suivre leur nature et leurs inclinations, c’est parce que la pyramide sociale s’est fissurée et que la société gagne en horizontalité : « On était trop absorbé par les réformes et les mouvements sociaux, par les engouements et les modes du jour, pour s’inquiéter beaucoup du passé de ses voisins. Qu’importait le passé dans le grand kaléidoscope où tous les atomes sociaux roulaient sur le même plan ? » (p311).

 Pour parvenir à la démocratie, pour goûter les fruits de la laïcité ou de la liberté d’expression, les individus et les communautés ont besoin de changer leurs habitudes tribales, leurs réflexes de clan. On n’y parvient qu’au prix d’une lente réflexion. C’est bien ce que proposent l’art et la philosophie. Le théâtre grec est en ce sens un lieu d’individuation pour la communauté athénienne. Par exemple, les adolescents jouaient le rôle des femmes afin d’éprouver ce qu’est la vulnérabilité. Se mettre à la place de l’autre avant d’exercer des responsabilités de citoyens, voilà une leçon féconde pour permettre la concorde sociale. Que ce soit le public ou les acteurs, tous sont convoqués, par le détour de la fiction, à faire l’expérience des limites, à contempler les ravages de l’*hybris*, à condamner les guerres injustes. La *catharsis* est plus politique que psychologique. Spinoza, lui, n’a pas recours à l’art mais à la parole et à la philosophie pour rechercher la concorde. Bien entendu, les raisons qui l’ont poussé à écrire le *Traité théologico-politique* semblent se solder par des échecs : il ne parviendra pas à se disculper d’athéisme et ne permettra pas aux Provinces-Unies de devenir un havre de liberté et de tolérance mais on ne fait pas œuvre politique pour soi. Il faut accepter d’être le jalon d’une conscience qui n’est pas dupe, un jalon duquel repartiront les philosophes des lumières et qui mènera finalement à la démocratie. Même des Etats récents comme les Etats-Unis de Wharton vont évoluer lentement vers une société des égaux. A la fin du *Temps de l’innocence*, nous ne sommes qu’au début de cette évolution. Newland Archer connaît une brève expérience de député puis s’intéresse aux affaires municipales. Toutefois son monde s’élargit. Lui aussi doit beaucoup à l’art pour se comprendre. Outre ses lectures, aller au théâtre lui permet de mieux comprendre ses sentiments. Newland au théâtre voit le mélodrame *the Shaugraun* et fait le parallèle entre sa scène préférée des adieux des amoureux et les adieux d’Ellen la veille. Il parviendra à cette réflexion profonde : « Archer avait toujours pensé que le hasard et les circonstances ne jouent qu’une faible part dans la destinée de chacun de nous ; les êtres sont menés par leur nature ; chez Mme Olenska la nature allait au dramatique, Archer le sentait. » (chapitre 13). On n’est pas si loin du droit naturel de Spinoza.

 C’est bien cette « mentalité élargie » pour reprendre l’expression de Hannah Arendt qui va permettre la stabilité des communautés et la plus grande liberté des individus. La liberté d’expression, la tolérance, la laïcité ouvrent des espaces qui tiennent les loups cruels et les moutons enragés à l’écart mais il ne faut pas baisser la garde car ils ne disparaissent pas et attendent une brèche pour détruire cette fragile concorde. Or, nous l’avons vu, Savater a relevé à juste titre la rage qui peut s’emparer de tous les moutons qui ont l’identité et le conformisme pour passion. Il a même à notre sens minimisé la force des loups qui peuvent à eux seuls emporter les foules et déchirer le tissu social. La lecture de nos œuvres est précieuse pour comprendre comment l’individuation est un processus lent que favorisent l’art et la philosophie mais qui peut si facilement être renversée par les passions individuelles et tribales.